

Sujet de dissertation : « Quand on aime bien le ruisseau, on ne se contente pas de le regarder, de l'étudier, de cheminer sur ses bords, on fait aussi connaissance plus intime avec lui en plongeant dans son eau. On redevient triton comme l'étaient nos ancêtres ». Elisée Reclus, *Histoire d'un ruisseau*, 1869, ch XIII « Le Bain »

Vous commenterez cette citation d'Elisée Reclus à la lumière des œuvres au programme, *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer, *La connaissance de la vie* de Georges Canguilhem.

Analyse :

<p>“Quand on aime bien un ruisseau on ne se contente pas de le regarder, de l'étudier, de cheminer sur ses bords, on fait aussi connaissance avec lui en plongeant dans son eau. On redevient triton comme l'étaient nos ancêtres.</p> <p>Enoncé prescriptif : implicitement, Elisée Reclus prescrit un comportement, plaide pour un certain type de rapport à la nature et au milieu. Nature ici définie comme l'ensemble des êtres naturels, les objets non artificiels du cadre de vie, dont il faut faire un milieu de vie.</p>	<p>Plusieurs idées :</p> <p>a. primauté d'un rapport affectif à la nature (“quand on aime bien” qui suscite la volonté de connaître. Or cette connaissance ne doit (valeur prescriptive) pas rester extérieure (regarder, étudier, cheminer sur ses bords → rapport contemplatif ou scientifique) mais intime et reposer sur l'expérience.</p> <p>Cette expérience intime nous fait renouer un rapport ancestral et atavique à la nature.</p> <p>→Type de connaissance qui n'est dès lors plus seulement scientifique ou contemplative, mais intime et expérimentale.</p> <p>Implications :</p> <p>b. Inversement : pour connaître, il faut aimer. Postulat affectif nécessaire à cette connaissance intime.</p> <p>c. rapport qui place l'objet dans un rapport presque d'égalité au sujet : il s'agit de “faire connaissance avec lui” → personnification.</p>
--	---

Reformulation et problématisation : Reclus questionne ici la valeur et la qualité de notre rapport à notre environnement naturel, en postulant comme pré-requis la sympathie qui nous lie aux objets naturels, qui devient la condition d'une forme de connaissance fondée sur l'intimité de l'expérience, capable de nous faire renouer un rapport atavique à la nature.

Problèmes, problématisation :

- peut-on postuler ce rapport affectif comme point de départ nécessaire et suffisant de toute connaissance ?
- D'autre part, l'intimité de l'expérience sensible est-elle également nécessaire et suffisante à l'instauration d'une connaissance ? L'universalisation et le partage de la connaissance ne nécessitent-ils pas de passer par la conceptualisation et le langage scientifique ?
- Existe-t-il véritablement une connaissance primitive de la nature avec laquelle nous pourrions renouer, ou n'est-ce qu'un fantasme (voire même une erreur d'appréciation) ?

NB : ce qui suit est différent de ce qui a été fait en classe, qui convient aussi très bien au sujet – c'est simplement une autre manière de le traiter.

Problématique : dans quelle mesure pouvons-nous développer une connaissance réelle et subjective de notre milieu naturel dans l'intimité de notre être et quelle valeur celle-ci prend-elle au regard des autres expériences de la nature ?

Rédaction :

Edgar Morin dans *L'an I de l'ère écologique* (2007) explique que « L'observation des êtres dans leur environnement naturel a permis de découvrir leur nature propre, alors que la méthode d'isolement détruisait l'intelligibilité de leur vie. Tout ce qui isole un objet détruit sa réalité-même ». Tout comme Edgar Morin, Elisée Reclus questionne la valeur et la qualité de notre rapport à l'environnement naturel fondé sur une observation qui ne doit pas passer à côté de la nature propre des êtres. Elisée Reclus, grand voyageur, géographe et anarchiste, publie chez Hetzel, éditeur de Jules Verne, *l'Histoire d'un ruisseau* (1869), tout à la fois ouvrage de vulgarisation scientifique et évocation lyrique de la vie du ruisseau sous toutes ses formes, depuis la goutte d'eau jusqu'au torrent, en passant par la rivière ou le glacier. Il écrit dans le chapitre XIII à propos du bain : « *Quand on aime bien le ruisseau, on ne se contente pas de le regarder, de l'étudier, de cheminer sur ses bords, on fait aussi connaissance plus intime avec lui en plongeant dans son eau. On redevient triton comme l'étaient nos ancêtres.* Dans la citation présentée, Reclus établit la puissance du sentiment aimant (« *Quand on aime bien* ») comme postulat de l'expérience du ruisseau et comme finalité, à travers une double invitation à développer « *une connaissance plus intime avec lui* » grâce à l'expérience sensorielle du bain (« *en plongeant dans son eau* ») et une expérience imaginaire d'une remontée à nos origines (« *On redevient triton comme l'étaient nos ancêtres.* ») Il pointe, par la négative, les limites et insuffisances d'une expérience extérieure et superficielle du ruisseau (« *on ne se contente pas de le regarder, de l'étudier, de cheminer sur ses bords*»). Expérience qui s'auto-suffit (« *se contente* ») dans l'action d'observer le ruisseau de l'extérieur (« *le regarder*»), de l'analyser (« *l'étudier*») en mettant à distance la nature comme objet d'étude, de le parcourir géographiquement (« *cheminer sur ses bords* ») en le considérant comme un décor où l'homme est libre de se déplacer. Certes, il faut être au contact physique d'un élément naturel pour développer une expérience et une connaissance mais l'instauration d'un savoir nous éloigne-t-elle d'une connaissance plus intime ? Existe-t-il une connaissance primitive de la nature ou n'est-ce pas un mythe nostalgique d'un retour impossible à une origine perdue ? Ne peut-on pas accuser cette « *connaissance plus intime* » de la nature née d'un « *aimer bien* » d'être un concept aussi confus et obscur que les théories vitalistes¹ ? A l'issue de cette analyse, nous nous demanderons dans quelle mesure nous pouvons développer une connaissance réelle et subjective de notre milieu naturel dans l'intimité de notre être et quelle valeur celle-ci prend au regard des autres expériences de la nature. Les œuvres au programme, *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer, les articles de *La connaissance de la vie* de Georges Canguilhem nous permettront d'envisager les différentes façons d'aimer la nature et la compréhension intime du monde qui en découle. Cependant cette connaissance n'occulte pas la nécessité d'une expérimentation plus scientifique et technique indispensable à l'existence et la survie des hommes dans la nature. Concevant ainsi les insuffisances et les limites de la connaissance de la nature, l'homme se trouve dans un équilibre précaire de proximité-éloignement de la nature, équilibre sans cesse renouvelé à l'image de la dynamique de la vie.

*

« *Aimer bien le ruisseau* » reviendrait à « *plonger* » dans son élément liquide et devenir un être aquatique (« *triton* »), totalement adapté à cet environnement qui n'est pas naturel à l'homme. Cette expérience de la nature est présente dans les oeuvres à différents niveaux : celui du contact physique de la nature, sensuel ou pénible, celui de l'empathie ou de la sidération, enfin celui, plus profond, d'une symbiose de l'homme avec les éléments naturels.

En effet, Marlen Haushofer décrit une héroïne qui ressent au jour le jour le contact physique direct de la nature, dans toute son âpreté et sa dureté d'ailleurs, car sa survie dépend de chacun de

¹ Vitalisme : doctrine philosophique qui suppose que chaque être vivant est animé d'un principe vital distinct de l'âme, d'une force qui met en mouvement les fonctions vitales.

ses gestes : « Pour la première fois, je ne trouvais pas la gorge belle et romantique, mais seulement humide et sombre. » (*Le Mur invisible*, p. 33) : débarrassée par l'inquiétude et l'étrangeté de sa situation de ses *a priori* esthétiques et culturels, la narratrice perçoit véritablement la gorge – et en ressent la dangerosité. Elle s'adapte à la montagne, en épouse le rythme des saisons afin de puiser dans la nature de quoi subsister. Le confort du Nautilus est incomparable à l'inconfort matériel de la vie dans le chalet autrichien mais les deux expériences d'immersion convergent dans la volonté de placer le lecteur dans une expérience inédite et puissante. Les fonds marins ne sont pas seulement mis en spectacle par la fenêtre des panneaux ouverts, les hommes sortent en scaphandre se confronter au milieu marin hostile et étranger à l'homme. Au risque de manquer d'oxygène ou de périr violemment, ils explorent ces abîmes dangereux, véritables cimetières marins d'épaves de toutes les nationalités et époques, mais aussi arènes de combats contre des animaux quasi-préhistoriques monstrueux qui dépassent l'imaginaire. Dans un autre registre, Canguilhem ouvre une voie de connaissance du vivant en revisitant la médecine expérimentale de Claude Bernard, fondée sur la vivisection, qui tente de rester au plus proche de l'organisme vivant agissant au sein de son « milieu interne », concept bernardien fondamental pour la biologie : « La science antique n'a pu concevoir que le milieu extérieur ; mais il faut, pour fonder la science biologique expérimentale, concevoir de plus un milieu intérieur...: le milieu intérieur, créé par l'organisme, est spécial à chaque être vivant. Or, c'est là la vrai milieu physiologique. »² (« L'expérimentation en biologie animale » p. 26)

La connaissance intime de la nature se déploie également à travers l'empathie des êtres et des éléments naturels. Le médecin Canguilhem met le patient au cœur de la pratique médicale. Lui seul peut connaître de l'intérieur les souffrances qu'il vit. Un malade n'est pas seulement un objet d'étude pour la médecine et la recherche en biologie, il est un être que l'on doit soulager de sa souffrance et de sa détresse : « L'acte médico-chirurgical n'est pas qu'un acte scientifique, car l'homme malade qui se confie à la conscience plus encore qu'à la science de son médecin n'est pas seulement un problème physiologique à résoudre, il est surtout une détresse à secourir. » (« L'expérimentation en biologie animale », p. 44). La narratrice du *Mur invisible*, devenue « chef d'(une) étrange famille » (p. 55) redécouvre et pratique à merveille cet art du soin sur sa communauté, fusionnant l'animal et l'humain, dans une harmonie originelle retrouvée : « Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille. »³ C'est ce lien qui est à la fois « une bénédiction » et « une charge », une responsabilité profonde qui met en évidence la nature même de la vie. Le soin donné à l'autre fait passer de la simple survie à la vie complexe, enrichie d'interactions mutuelles infinies. La perspective d'une communauté amicale et affective est également valorisée dans le roman de Jules Verne, où les hommes partagent leur amour commun des merveilles sous-marines, même si les critères diffèrent : un poisson est apprécié pour ses qualités culinaires pour le pêcheur Ned Land ainsi que pour le narrateur, ses critères naturalistes pour le classificateur enragé Conseil ou ses qualités esthétiques pour Aronnax qui ne cesse de s'émerveiller sur l'infinie créativité de la nature. Quant à Nemo, la mer est tout pour lui, origine et fin : « C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! » (I,X, p.108) Dès lors, les discours du professeur et du capitaine sensibilisent aussi au devoir de préservation des animaux aquatiques qui nettoient les fonds marins et participent activement au maintien des écosystèmes. Ainsi les lamantins, en paissant les prairies sous-marines, empêchent les herbes putréfiées d'obstruer les fleuves tropicaux, et donc l'empoisonnement de l'air qui favorise le développement de la fièvre jaune. Aronnax explique à Ned Land ce

² Introduction à l'Etude de la Médecine expérimentale, Claude Bernard cité par Canguilhem, « L'expérimentation en biologie animale » p. 26)

³ autres citations possibles : ou « Il [Lynx] était mon sixième sens. Depuis qu'il est mort je me sens comme amputée. » (*Le Mur invisible*, p. 173) « c'est une sœur patiente (Bella) qui supporte son sort avec plus de dignité que moi » (*Ibid.* p. 273)

qui attend l'humanité : « ce fléau n'est rien encore auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques. Alors, encombrées de poulpes, de méduses, de calmars, elles deviendront de vastes foyers d'infection, puisque leurs flots ne posséderont plus « ces vastes estomacs, que Dieu avait chargés d'écumer la surface des mers. » (II, XVII, p. 454)

D'une manière plus poussée, cette connaissance de la nature peut aller jusqu'à la symbiose. Dans l'épisode surprenant des houillères sous-marines, l'expédition dans la grotte matricielle du volcan, provoque chez Aronnax une régression dans l'évolution de la vie sur terre, jusqu'à se retrouver mollusque. Celui-ci pris d'une somnolence, se laisse aller à un profond et serein assoupissement : « Je rêvais, — on ne choisit pas ses rêves, — je rêvais que mon existence se réduisait à la vie végétative d'un simple mollusque. Il me semblait que cette grotte formait la double valve de ma coquille... » (II, X, p. 373). Une expérience involontaire certes mais assez similaire à celle d'Elisée Reclus qui se fait « *triton comme l'étaient nos ancêtres*. » Est-ce leur intérêt commun pour la géographie et la curiosité de connaître le passé de la planète, pour en deviner l'avenir, qui les poussent à la description d'une telle expérience ? L'archéologue régresse-t-il aussi en imagination pour comprendre l'origine de l'homme dans le silex taillé tout autant que le géographe régressant à l'état de mollusque ou triton pour comprendre l'origine du monde ? Marlen Haushofer expérimente une telle métamorphose mais végétale et bien plus radicale car sa courte osmose contemplative dans l'alpage ne porte pas une vision d'avenir de l'humanité pacifiée, au contraire, elle porte la voix d'une nature muette et éternelle qui rejette une humanité temporaire et précaire : « Quand mes pensées s'embrouillent, c'est comme si la forêt avait commencé à allonger en moi ses racines pour penser avec mon cerveau ses vieilles éternelles pensées. Et la forêt ne veut pas que les hommes reviennent. » (*Le Mur invisible*, p. 215). Le philosophe Canguilhem n'invite pas à une régression, ni même une contemplation, dans le domaine biologique mais prône « un rationalisme raisonnable ». Il insiste sur la nécessité pour le scientifique de ne pas se séparer du tout complexe que représente le vivant, au contraire de s'y inclure constamment, par une « connaissance naïve, celle qui accepte simplement le donné »⁴. Soit un autre type d'intelligence pour un nouveau type de perception des éléments naturels : « L'intelligence ne peut s'appliquer à la vie qu'en reconnaissant l'originalité de la vie. La pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant. (...) pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes. » (« La pensée et le vivant » p. 16). Au-delà du jeu de mots sur le double sémantisme de « bête », Canguilhem propose au scientifique des sciences de la nature une intelligence incarnée, aux antipodes du rationalisme mathématique désincarné qui nous ferait des « anges ».

Ces expériences « *intimes* » de la nature, certes puissantes et immersives, replongent l'homme en son milieu naturel mais d'une part elles sont difficiles à partager, et d'autre part elles ne semblent pas faire évoluer son milieu, ni le façonner pour créer ses propres conditions de survie et d'existence, ce qui, pour Canguilhem, est la caractéristique du vivant, toujours en « *débat* » avec son milieu. Faut-il au préalable « *se contente(r) de le regarder, de l'étudier, de cheminer sur ses bords* » ?

*

La connaissance intime et aimante de la nature, dont Elisée Reclus fait l'éloge dans *l'Histoire d'un ruisseau*, n'occulte pas la nécessité d'une expérimentation plus scientifique et technique, propre à l'homme et indispensable à l'existence de l'humanité dans son environnement naturel. En effet, comme tout être vivant, l'homme doit s'adapter à son milieu pour survivre, apprendre à le connaître pour l'apprivoiser et le maîtriser par la technique, enfin donner du sens à son existence.

Le roman de Marlen Haushofer offre un terrible exemple survivaliste qui dépeint au quotidien l'effort prométhéen d'une narratrice, placée au centre d'un univers naturel vidé de la présence

⁴ citation du psychiatre et neurologue allemand, Kurt Goldstein

humaine. Tout devient rapidement ordonnancement, régulation du chaos, pour survivre seulement dans un milieu naturel indifférent à l'homme. La liste de ses gestes de survie en est longue : écoulement du temps à travers les almanachs et la rédaction du journal intime, programmation des tâches répétitives indispensables à la simple nutrition, reprise des vêtements à la dimension adéquate pour passer l'hiver, etc. On devine la genèse de l'organisation des sociétés primitives et de leur répartition du travail. De même, la vie à bord du Nautilus, évoluant dans un milieu naturel quasiment privé de présence humaine, se réorganise autour des règles imposées par son capitaine. L'écoulement du temps est ponctué par les nombreux phénomènes naturels (maëlstrom, tempêtes, obstacles, etc.) et les apparitions-disparitions de Nemo, qui décide des sorties sous-marines, des ouvertures des panneaux vitrés en véritable metteur en scène d'un spectacle. Aronnax éprouve également, comme la narratrice du *Mur invisible*, le besoin de reporter les événements en prenant des notes chaque jour, pour structurer ce temps atemporel. Il s'agit de donner du sens à un monde qui dépasse l'entendement humain, avoir prise et paraître maîtriser un monde insaisissable et changeant, à l'image de la devise de Nemo, « *mobilis in mobile* ». Il s'agit d'arpenter l'espace illimité pour le rendre à sa dimension, marcher le long du mur pour délimiter l'espace apprivoisé, cartographier la forêt, la montagne, les océans. Même si les routes ne sont faites que pour les humains et non pas de sens pour le hérisson dont on traverse l'espace⁵, elles ouvrent un chemin pour le reste des hommes. Canguilhem ne cesse de mettre en garde les scientifiques sur la distanciation que provoquent l'observation et la connaissance de la nature par rapport à son objet, et pourtant il ne met pas en doute leur utilité première :

« Si donc la connaissance est fille de la peur c'est pour la domination et l'organisation de l'expérience humaine, pour la liberté de la vie. Ainsi, à travers la relation de la connaissance à la vie humaine, se dévoile la relation universelle de la connaissance humaine à l'organisation vivante. La vie est formation de formes, la connaissance est analyse des matières informées. » (« La pensée et le vivant », p. 14)

De plus, si la narratrice du *Mur invisible* n'avait pas la moindre notion sur le maniement d'un fusil, la traite des vaches, les baies comestibles, ou si elle ne tenait aucun compte de ses observations régulières sur le climat ou les besoins de ses plantations, elle n'aurait pas survécu plus longtemps que le temps de l'écoulement des réserves du chalet, même si Hugo s'était avéré très prévoyant. Toutes ces connaissances scolaires s'avèrent inutiles, elle devient son propre professeur dans un apprentissage qui se fait « par essais et par erreurs comme un enfant devant ses jouets » : « mon unique professeur est aussi peu savant et aussi peu cultivé que moi, car je suis mon propre professeur ». La vie autarcique à l'intérieur du Nautilus a également nécessité une connaissance empirique des vertus du byssus pour confectionner des vêtements, des mets raffinés de la mer consommables « *sains et nourrissants* » que le capitaine se fait un point d'honneur de substituer au mets terrestres, viande, lait, tout y est. Nemo, chassant au milieu d'un « élément qui paraît inaccessible à l'homme » s'identifie à Neptune et affirme que « la mer fournit à tous (s)es besoins. » (IX, p106). Pour le philosophe Canguilhem, la démarche réflexive de l'homme est indispensable pour résoudre les obstacles et tensions liés au milieu qui peuvent mettre en péril son existence : « La pensée n'est rien d'autre que le décollement de l'homme et du monde qui permet le recul, l'interrogation, le doute (penser c'est peser, etc.) devant l'obstacle qui surgit. La connaissance consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles, dans la construction de

⁵ référence au passage : « Une route c'est un produit de la technique humaine, un des éléments du milieu humain, mais cela n'a aucune valeur biologique pour un hérisson. Les hérissons, en tant que tels, ne traversent pas les routes. Ils explorent à leur façon de hérisson leur milieu de hérisson, en fonction de leurs impulsions alimentaires et sexuelles. En revanche, ce sont les routes de l'homme qui traversent le milieu du hérisson, son terrain de chasse et le théâtre de ses amours, comme elles traversent le milieu du lapin, du lion ou de la libellule. Or, la méthode expérimentale — comme l'indique l'étymologie du mot méthode — c'est aussi une sorte de route que l'homme biologiste trace dans le monde du hérisson, de la grenouille, de la drosophile, de la paramécie et du streptocoque. » (« L'expérimentation en biologie animale » p. 49)

théories d'assimilation. Elle est donc une méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu. » (« La pensée et le vivant » p. 12)

Enfin, la technique est la condition première pour la réalisation des conditions d'existence de l'homme dans la nature. Les merveilles des abysses, qui occupent les deux tiers de la terre, resteraient des terres inconnues à jamais sans la prouesse technique que permet la révolution industrielle du XIX^{ème} siècle, grâce notamment à la fée électricité. Ainsi, le Nautilus, « phénomène de main d'homme » est plus prodigieux que tout « phénomène naturel ». L'homme rivalise avec Dieu : « Que ce qui est prodigieux vienne du Créateur, c'est tout simple. mais trouver tout à coup, sous ses yeux, l'impossible mystérieusement et humainement réalisé, c'était à confondre l'esprit ! » (I, VII, p 79). Des chapitres entiers sont réservés à la présentation scientifique de cette merveille technologique et des pages égrenées tout au long du roman dans une volonté didactique de rendre compte des savoirs contemporains aux jeunes lecteurs de Jules Verne. La narratrice du *Mur invisible* ne bénéficie pas, quant à elle, d'une technologie avancée puisque celle-ci a éradiqué l'espèce humaine et fait table rase d'elle-même. La protagoniste redécouvre alors les gestes ancestraux d'une technologie première, manier les outils agricoles (la faux, la baratte, etc.) et accède à un savoir plus profond et intériorisé. Comme elle le dit, ce n'est que lorsque la « connaissance d'une chose se répand lentement à travers le corps qu'on la sait vraiment. » Son initiation semble corroborer les thèses d'Espinas et de Kapp, évoquées par Canguilhem, expliquant que « les premiers outils ne sont que le prolongement des organes humains en mouvement. » (« Machine et organisme », p. 157). A cet égard, Canguilhem, dans *La Connaissance de la vie*, opère un renversement de la conception classique cartésienne « selon laquelle l'invention technique consiste en l'application d'un savoir. » (Ibid., p. 159). Pour le philosophe biologiste, Descartes a donné « une explication mécanique des fonctions de la vie » historiquement inspirée de la construction des automates (Ibid. p 133). Il distingue alors la science de la technique dans une dialectique dynamique de continuité/rupture : « l'homme est en continuité avec la vie par la technique, en rupture dont il assume la responsabilité par la science. » (Ibid., p. 164). Il montre les processus humains et historiques de la rationalisation de l'irrationnel : « Science et Technique doivent être considérées comme deux types d'activités dont l'un ne se greffe pas sur l'autre, mais dont chacun emprunte réciproquement à l'autre tantôt des solutions, tant ses problèmes. C'est la rationalisation des techniques qui fait oublier l'origine irrationnelle des machines et il semble qu'en ce domaine, comme en tout autre, il faille savoir faire place à l'irrationnel, même et surtout quand on veut défendre le rationalisme. » (Ibid. p. 160)⁶

Ces expériences d'appropriation ou de domination de la nature par le travail, le savoir et la technique, trouvent naturellement leurs limites car elles maintiennent la nature dans la fonction d'objet plus que de sujet. Quelle attitude choisir alors pour pallier les insuffisances et les limites de la connaissance de la nature ? Elisée Reclus demande à son lecteur de ne pas « se contenter » d'une connaissance extérieure pour contrebalancer un siècle scientifique rationaliste et ne pas réduire le vivant dans son environnement naturel et en lui-même : une invitation à renouer avec un contact simple, direct et spontané, avec la nature, sans médiation, ni distanciation.

*

⁶ pour compléter sur la technique : « [...] en considérant la technique comme un phénomène biologique universel, et non plus seulement comme une opération intellectuelle de l'homme, on est amené d'une part à affirmer l'autonomie créatrice des arts et des métiers par rapport à toute connaissance capable de se les annexer pour s'y appliquer ou de les informer pour en multiplier les effets, et par conséquent, d'autre part, à inscrire le mécanisme dans l'organique. » (Ibid., p. 161)

L'humanité se trouve en effet dans un équilibre précaire de proximité-éloignement de la nature, équilibre qui doit être sans cesse renouvelé à l'image de la dynamique de la vie. Pour retrouver cette dynamique, l'homme peut développer une connaissance de la nature faite de pluralité de relations et d'échanges mutuels, accepter que toute connaissance est réductrice, insuffisante et biaisée, enfin accepter que le sens lui échappe tout en créant du sens pour lui-même.

Les deux romans de Marlen Haushofer et de Jules Verne représentent des personnages qui font une expérience intime exceptionnelle de la nature à tel point qu'ils remettent en cause le rapport de l'homme à ses semblables, mais aussi les pratiques des hommes envers leurs semblables, voire renient la civilisation. La narratrice du *Mur invisible* rejette la vacuité de sa vie passée. Marlen Haushofer montre en cela, la condition féminine d'enfermement social, intériorisée par la narratrice, à l'image de l'Autriche contemporaine de la romancière. Elle refuse désormais tout bijou, ornement futile pour des doigts redevenus « outils » et se remémore, sans concession ni aucune nostalgie, la femme qu'elle a été : « Il ne lui a jamais été donné de prendre sa vie en main. Encore jeune fille, elle se chargea en toute inconscience d'un lourd fardeau et fonda une famille, après quoi elle ne cessa d'être accablée par un nombre écrasant de devoirs et de soucis. Seule une géante aurait pu se libérer et elle était loin d'être une géante, juste une femme surmenée, à l'intelligence moyenne, condamnée à vivre dans un monde hostile aux femmes, un monde qui lui parut toujours étranger et inquiétant. » (*Le Mur invisible*, p. 96). Nemo, retrouve également la liberté, dans la solitude, loin des hommes, ayant rompu avec l'humanité et la civilisation : « je ne suis pas ce que vous appelez un homme civilisé ! J'ai rompu avec la société tout entière pour des raisons que moi seul j'ai le droit d'apprécier. Je n'obéis donc point à ses règles, et je vous engage à ne jamais les invoquer devant moi ! » (I, X, p 101). « Liberté » est le maître mot qui traverse le roman et anime l'âme passionnée du capitaine, reflet de l'océan infini. Il défend les peuples opprimés et refonde paradoxalement un modèle de société reposant sur la fraternité des peuples dans une projection de villes sous-marines futures indépendantes, tout en souhaitant que le milieu sous-marin reste préservé des hommes. La narratrice du *Mur invisible* rencontre le même paradoxe lorsqu'elle souhaite être lue tout en ne souhaitant pas la présence masculine brutale qui refonderait une société humaine. Elle aussi propose un modèle de société reposant sur l'amour et le soin : « Et pourtant, il leur [les êtres humains] aurait été possible de vivre autrement. Il n'existe pas de sentiment plus raisonnable que l'amour, qui rend la vie supportable à celui qui aime et à celui qui est aimé. »⁷ (*Le Mur invisible*, p. 278). Pour les deux personnages, le retour à la nature, se fait dans la solitude qui frôle à tout instant la folie. Ce retour à une origine humaine pure, d'une certaine manière « se faire tritons comme nos ancêtres », n'est-il pas une idéalisation romantique de la nature ou un mythe d'un paradis perdu, nostalgique d'un monde moins scientifique, industriel et rationaliste ? Dans une même souci de régulation, Canguilhem, pose les garde-fous de sa propre discipline, établissant les fondements d'une éthique en biologie, en questionnant la légitimité et la valeur des expérimentations biologiques sur l'homme : « Le problème de l'expérimentation sur l'homme n'est plus un simple problème de technique, c'est un problème de valeur. Dès que la biologie concerne l'homme non plus simplement comme problème, mais comme instrument de la recherche de solutions le concernant, la question se pose d'elle-même de décider si le prix du savoir est tel que le sujet du savoir puisse consentir à devenir objet de son propre savoir. On n'aura pas de peine à reconnaître ici le débat toujours ouvert concernant l'homme moyen ou fin, objet ou personne. » (« L'expérimentation en biologie animale », p. 47).

Dans une perspective similaire, peut-on se contenter d'une connaissance de la nature insuffisante et biaisée ? Canguilhem met les scientifiques face au problème de la double déformation

⁷ suite de la citation : *Mais il aurait fallu reconnaître que c'était notre seul possibilité, l'unique espoir d'une vie meilleure. Pour l'immense foule des morts, la seule possibilité de l'homme est perdue à jamais. Ma pensée revient sans cesse là-dessus. Je ne peux pourquoi nous avons fait fausse route. Je sais seulement qu'il est trop tard. »*

de l'observation et de l'expérimentation car la « *division* » ne sera jamais « *vision* »⁸ et le scientifique modifie toujours son objet d'étude : « abstraction faite des ruses et des interventions auxquelles le contraint son avidité de connaissance. Ici comme ailleurs, comment éviter que l'observation, étant action parce qu'étant toujours à quelque degré préparée, trouble le phénomène à observer ? » Toute tentative de savoir est anthropomorphique et anthropocentrée. L'exemple le plus représentatif en est le roman de *Vingt mille lieues sous les mers*, où toutes les descriptions des paysages sous-marins sont des transpositions des paysages terrestres, où le moyen de locomotion du Nautilus, associé à un poisson, est également comparé à un aérostat dans les airs. Marlen Haushofer procède plutôt à l'inverse de Jules Verne, en montrant les mondes animal et humain dans leur spécificité irréductible, à l'instar de Canguilhem : « Ce n'est pas que je redoute de devenir un animal, cela ne serait pas si terrible, ce qui est terrible c'est qu'un homme ne peut jamais devenir un animal, il passe à côté de l'animalité pour sombrer dans l'abîme. Je ne veux pas que cela m'arrive. » (*Le Mur Invisible*, p. 51). Canguilhem le résume bien dans son *Introduction* sur « La pensée et le vivant » : « Quelle lumière sommes-nous donc assurés de contempler pour déclarer aveugles tous autres yeux que ceux de l'homme ? Quelle signification sommes-nous donc certains d'avoir donné à la vie en nous pour déclarer stupides tous autres comportements que nos gestes ? Sans doute l'animal ne sait-il pas résoudre tous les problèmes que nous lui posons, mais c'est parce que ce sont les nôtres et non les siens. » (« L'Expérimentation en biologie animale » p. 13)

Il semble alors plus raisonnable d'accepter que le sens échappe à l'homme dans un monde qui n'est pas fait pour lui, avec ou sans téléologie car Canguilhem nous montre que les deux attitudes sont anthropomorphiques. Pour combler cette faille existentielle, l'art apparaît comme un complément favorable, une expérience vicariante de la nature toujours en mouvement et en devenir, un exercice de l'imagination, une expérience poétique en prolongement de l'expérience scientifique. Irréductibles l'une et l'autre et dans une dynamique inspiratrice. La nature n'est plus une simple toile de fond, elle devient « *compagne silencieuse* », « *alliée* » de la narratrice du *Mur invisible*. L'alpage est le lieu expérimental d'une idylle réelle⁹ mais où rien n'est plus accessible à l'humain¹⁰ : « Lorsque je dus me remettre en route, je m'exécutai avec beaucoup de regret et en marchant je redevins cette créature humaine qui seule n'avait pas sa place ici, une créature humaine aux pensées confuses qui brisait les rameaux sous ses lourdes chaussures et se livrait à la sanglante occupation de chasser ». (*Le Mur invisible*, p. 73). L'écriture de Marlen Haushofer, qui lui a permis de s'éloigner d'elle-même « *aussi loin qu'il était possible à un homme de le faire* » (Ibid, p. 245), donne une voix suggestive au silence qui se peuple de l'imaginaire individuel et collectif des lecteurs : « *La forêt n'est jamais entièrement silencieuse. On la croit silencieuse alors qu'elle recèle des bruits innombrables (...) Tout vit et travaille.* » (Ibid., p. 104). L'écriture de Jules Verne se transmue la sécheresse descriptive de Conseil et le prosaïsme de Ned Land en longues évocations poétiques et lyriques d'Aronnax et Nemo pour dépeindre le « *merveilleux* », « *le surnaturel* », « *le prodigieux* » : « *La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes. (...) La mer est la seule chose qui puisse donner à l'homme le sentiment véritable de l'infini.* » (I, X, p 107-108). Canguilhem, par la voix de Bergson, nous rappelle que « *jamais une idée, si souple que nous l'ayons faite, n'aura la*

⁸ « La difficulté [concernant l'expérimentation biologique], sinon l'obstacle, tient dans le fait de tenter par l'analyse l'approche d'un être qui n'est ni une partie ou un segment, ni une somme de parties ou de segments, mais qui n'est un vivant qu'en vivant comme un, c'est-à-dire comme un tout. » (Ibid. p. 31).

⁹ exemple de la prairie : « *Mais ce que je préférerais à tout, c'était contempler la prairie. Elle était toujours animée d'un léger mouvement quand je croyais qu'il n'y avait pas de vent. Une douce ondulation sans fin qui répandait la paix et une odeur délicieuse.* » (Ibid., p 243)

¹⁰ idée déjà évoquée dans le destin commun des hommes et des animaux : « *La chatte et moi étions faites de la même étoffe et embarquées sur le même bateau (...). En tant qu'être humain, mon unique privilège était de me rendre compte de la situation, sans pouvoir y changer quoi que ce soit. Un assez douteux cadeau de la nature si on y réfléchissait.* » (Ibid. p. 235)

même souplesse que les choses. » (« L'expérimentation en biologie animale, p. 29) et que finalement « [...] la connaissance de la vie doit s'accomplir par conversions imprévisibles, s'efforçant de saisir un devenir dont le sens ne se révèle jamais si nettement à notre entendement que lorsqu'il le déconcerte. » (Ibid., p. 49)

D'une certaine façon, *Vingt mille lieues sous les mers* réunit toutes les expériences de la nature. L'enjeu pédagogique et didactique octroie une large part aux explications, mais le roman fait avant tout voir, aimer et rêver par l'élaboration d'un imaginaire marin mécanique et poétique à travers toute la gamme des sensations d'un roman d'aventure, clé d'un succès mondial. Il exalte le génie humain à l'aune de la Création divine. Le roman de Marlen Haushofer, sous une forme dystopique, recrée les conditions d'une idylle puissante et ambivalente avec la nature mais où l'homme porte en germe sa propre destruction et reste prisonnier de sa nature humaine.

*

La citation d'Elisée Reclus, extraite de *l'Histoire d'un ruisseau*, nous a permis de partir d'une expérience intérieure d'un élément naturel pour questionner la qualité et la valeur de notre rapport au monde, puis repenser les débuts de la technologie, l'origine de notre observation extérieure et les fondements de notre connaissance scientifique pour en mesurer les progrès et les limites. Enfin, les conditions d'existence de l'homme dans son environnement naturel le convient à maintenir cette dynamique du vivant protéiforme, persistant dans une apparente fixité et toujours en mouvement, une nature qui échappe aux lois des naturalistes.